



THRILLER

LEUR EXPRESS

ROMANS
ADO

JO WITEK

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

PEUR EXPRESS

“Tétanisée, Indie se mit en chien de fusil pour chasser de son cerveau cette image qui la hantait, et laissa la neige la recouvrir d’un linceul blanc. Elle n’avait pas rêvé. C’était lui ! Le garçon qu’elle avait vu dans l’autre train. Le fantôme que le petit garçon avait dessiné. Ce regard profond. Il lui voulait du mal. Il voulait qu’elle meure, seule dans le froid.”

Un train bloqué sur un viaduc en pleine tempête de neige, dans une nuit profonde. Six jeunes passagers, sans lien apparent entre eux, sont la proie de phénomènes étranges : accès de violence, visions fantomatiques, voix de reve-nants, rituel satanique... Un thriller haletant, un voyage dans le paranormal qui atteint les frontières de nos croyances et de nos certitudes.

ROMANS
ADO

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud. 2012
ISBN 978-2-330-00801-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD **UNICOR**

JOWITEK

PEUR EXPRESS

“Les faits ne cessent pas d’exister parce qu’on les ignore.”
Aldous Huxley

I

DESTINATION INCONNUE

1

JEANNE MARCHAIT LE LONG DU TRAIN, toute frêle dans son pull en laine bariolé. Elle aimait la solitude de ces quais sans fin, juste avant le grand départ. Longuer la machine, la sentir se gorger d'électricité et d'air pour alimenter ce ventre mécanique de 780 tonnes de tôle, d'électronique et de haute technologie. Un monstre à l'allure luisante et séduisante ; une bête inhumaine en réalité, qui dans quelques minutes allait ouvrir sa gueule de velours pour absorber mille voyageurs et plusieurs tonnes de bagages. Un voyage climatisé, sans secousses ni chaos, une symphonie ferroviaire digne du plus grand génie humain. Jeanne ne pouvait s'empêcher de toucher la machine, une habitude, un tic, un grigri peut-être. Elle aimait la caresser, laissant glisser sa main avec une infinie tendresse sur cette sublime carcasse froide et pourtant si sensuelle.

Enfant, déjà, elle frissonnait étrangement au contact de la tôle sur sa peau quand son père la faisait monter dans la cabine de pilotage. Chez les Gordain, on était cheminots de père en fils et Jeanne avait naturellement

pris le relais. Du haut de son petit mètre soixante, elle avait rejoint cette longue lignée de conducteurs aux gueules burinées et aux regards de gosses. Une volonté de fer et une carrière exemplaire qui en quinze ans lui avaient fait franchir toutes les étapes du métier pour décrocher le poste prestigieux de TGViste. Son père en avait pleuré de fierté.

Était-ce le vent glacial de cette fin de journée de décembre ? Ou bien sa dispute avec son mari juste avant de partir pour la gare de Lyon ? Le fait est que Jeanne, en descendant le quai numéro 7, fut fouettée d'une cinglante nostalgie.

Avait-elle vraiment choisi ce métier ? Est-ce que ces horaires décalés n'étaient pas en train de gâcher son mariage ? Est-ce qu'elle pourrait un jour réussir à quitter son domicile un soir de décembre sans éprouver une terrible culpabilité ? Mauvaise mère, mauvaise épouse mais bonne conductrice, bonne fille de son père. La meilleure, l'unique !

Le nez enfoui dans son col de pull, Jeanne une fois de plus s'apprêtait à prendre son service, à monter dans la cabine de la motrice pour embarquer un millier de personnes dans un voyage nocturne et glacial à plus de 300 kilomètres-heure. Un métier à responsabilités qu'elle aimait, mais qui ce soir lui pesait dans ce vent hivernal.

Au passage de la voiture 4, elle salua l'équipe commerciale du train qui, comme elle, arrivait en avance pour effectuer toutes les vérifications d'usage.

— Salut, Jeanne, tu crois qu'on va partir ? claironna Robert Jean, l'un des deux chefs de bord de ce

double TGV duplex qu'elle était chargée de mener à bon port en cinq heures.

Elle aimait ces appréhensions de l'équipe, cette façon qu'avaient parfois ses collaborateurs de lui renvoyer leurs propres angoisses avant le départ. Elle savait y répondre, avec son regard clair et son parler franchouillard.

— Pourquoi on ne partirait pas, Robert ? lui répondit-elle dans un grand sourire. T'as pas fini tes courses de Noël, c'est ça ? T'aurais préféré un petit week-end pépère ?

— Tu déconnes, mais il paraît qu'il va neiger sur Lyon cette nuit... Aucune envie d'être coulé* ce soir. C'est déjà la panique avec les clients les jours de vacances scolaires, alors si on se tape des coupures de jus, ça va virer au cauchemar.

— C'est toi qui manques de jus, Robert, je te sens fatigué. Pas de vacances cette année ?

— Non, on partira à Pâques, j'aime pas Noël, ça me déprime.

— T'es vraiment à bout, dis donc ! Noël en famille, c'est merveilleux ! T'inquiète pour la météo. On passera Valence à 20 heures, il ne gèlera pas avant minuit et, après Valence, aucun risque de gel. Dans moins de six heures, tu seras à Perpignan, bien au chaud dans ton lit d'hôtel, fais-moi confiance. Au fait, tu pourrais demander à Josy de me remplir mon thermos, j'ai encore oublié...

* Arriver en retard, dans le jargon des cheminots.

— C'est bien parce que c'est toi, Jeanne... Ça gaze, je t'amènerai ton café en cabine, princesse.

Il faisait froid, Robert avait raison. Le pire était ce vent glacial et humide qui n'en finissait pas de pénétrer ses vêtements.

Paris, gare de Lyon, 17 heures 25, Jeanne parvint enfin en bout de quai.

Elle sortit sa clé de Berne*, ouvrit la porte et s'engouffra dans la cabine bien chauffée de la motrice.

La double rame du TGV duplex en provenance de Paris gare de Lyon et à destination de Perpignan allait partir dans vingt-cinq minutes. Il était temps de quitter cette nostalgie hivernale et de se concentrer sur son travail. Dès qu'elle eut mis un pied dans la cabine, Jeanne retrouva son sang-froid, sa rigueur professionnelle et commença sereinement les nombreuses vérifications techniques nécessaires avant le départ.

* Clé carrée qui permet d'ouvrir de nombreux accès et placards dans les trains.

2

ROBERT JEAN SE SENTAIT ÉPUIsé. Cela faisait plus de vingt ans qu'il arpentait les couloirs moquettes des trains à grande vitesse. De quoi user un homme. Il détestait par-dessus tout les jours de grands départs, et particulièrement ceux de décembre. Robert faisait partie de ces gens que les fêtes de Noël angoissent. Tout ce flonflon en rouge, vert et or lui donnait la nausée, surtout depuis que ses enfants étaient devenus adultes et avaient définitivement quitté la maison. Jeanne avait raison, il manquait de jus depuis un moment.

Dans quelques mois, il allait devenir grand-père et cette perspective, au lieu de le réjouir, le minait. Il se sentait vieux, fatigué, un poil dépressif. Dominique, son jeune homologue en charge de la seconde rame du TGV, vint le saluer devant la voiture 4 où le personnel de la société de restauration terminait d'avitailier la remorque-bar.

— Le train est gavé comme une oie ! Overbooké, mille trente-deux voyageurs ! C'est pas ce soir qu'on va se reposer ! Je ne sais pas pourquoi les gens sont

toujours si speed au moment de Noël. Ça fait pas ça pour les vacances d'été. T'as remarqué ?

Robert se contenta de hocher la tête. Il n'appréciait pas trop ces agents de service nouvelle génération qui passaient leur temps à répandre leur anglais à tout bout de phrase. "Speed", "overbooké", une façon de s'exprimer qui l'agaçait particulièrement. Après tout, il avait plus de vingt ans d'expérience dans le TGV et il aurait aimé que les jeunes le respectent davantage et fassent preuve d'un peu plus d'humilité avec leur maîtrise de l'anglais et leur bac plus deux. Lui avait commencé sa carrière avec un simple certificat d'études et une centaine de mots d'anglais en sacoche. Aujourd'hui, les contrôleurs s'appelaient "chefs de bord" ou "ASCT (agent de service commercial des trains)". Ils avaient troqué leur sacoche de treize kilos contre un *personal digital assistant*, petit ordinateur portable qui poinçonnait les billets, acceptait les paiements par carte bancaire et donnait en temps réel des informations sur le trafic. Le contrôleur d'aujourd'hui ressemblait aux stewards des grandes lignes aériennes internationales et Robert avait parfois la nostalgie des vieux trains à compartiments non climatisés où l'on pouvait encore mettre le nez à la fenêtre pour sentir les odeurs des champs, de la mer ou des vaches dans les pâturages.

Il grimpa dans la voiture 4 et salua Josy, l'hôtesse de bar, l'embrassant quatre fois sur ses joues rebondies.

— Tiens, je te donne le thermos de Jeanne, tu le rempliras de café à bloc, s'il te plaît. J'irai lui porter en cabine tout à l'heure.

— Ça marche, Robert. Dis donc, ça n'a pas l'air d'aller fort. Des soucis ?

— La vieillesse, Josy. C'est ça mon souci. Vivement la retraite !

— C'est pour quand ?

— L'année prochaine.

— Tu tiens le bon bout, mais tu vas me manquer !

Robert aimait travailler avec Josy, une jeune Réunionnaise toujours souriante et bienveillante envers ses collègues. Il appréciait son calme, son sang-froid, sa rapidité aussi. Elle servait les clients avec grâce et efficacité quelle que soit l'humeur des gens. Une vraie pro. Le moteur de la machine cessa de gronder dans un soupir profond. Jeanne, depuis sa cabine, venait de couper "le jus", autrement dit de couper l'alimentation électrique de la machine afin de commencer ses vérifications techniques. Il était temps pour le vieux professionnel des rails de rejoindre le quai, afin d'accueillir les premiers voyageurs.

Il boutonna sa veste, sortit de sa sacoche son écharpe en laine rouge tricotée main et s'engouffra dans le froid. Malgré l'avis de la jeune conductrice, il ne put s'empêcher de camper sur sa position : le temps virait à la neige et cela ne lui disait rien de bon.

Il en avait connu des voyages épiques avec des caténaires qui se déchiraient à cause du gel, des trains qui restaient en rade au milieu de la campagne et des voyageurs irascibles incapables d'intégrer le facteur "intempéries" dans leur trajet. L'homme du XXI^e siècle était pressé, prétentieux et Robert se sentait lui aussi dépassé par cette vitesse humaine qui voulait tout maîtriser.

Quelques années auparavant, il lui arrivait encore d'engager la conversation avec les voyageurs excédés, leur expliquant l'impact des conditions météorologiques sur la machinerie, l'impossibilité même pour le génie humain d'assurer un voyage 100 % sécurisé. Il avait souvent fait preuve de pédagogie et emporté la tolérance et la compréhension des voyageurs si peu conscients du niveau de sécurité qu'exigeait la grande vitesse. Aujourd'hui, tout lui semblait plus difficile. Les gens ne voulaient rien savoir. À partir du moment où ils avaient payé, le monde devait se plier à leur bon vouloir. L'homme moderne ne supportait plus le hasard, la malchance, le contretemps et encore moins les caprices de la nature. Robert en avait pris son parti, s'enfonçant dans un silence poli. En cas de problèmes, il restait toujours cordial, calme, distant, mais n'entretenait plus du tout les mêmes relations conviviales avec ses clients.

Pourtant, il les connaissait par cœur, ces voyageurs du rail, depuis le temps qu'il les observait. Il s'était même amusé à les classer par grands types de caractères ou de manies, se constituant au fil des années une sorte de petit inventaire.

Les individus étaient toujours différents ; d'âges, de nationalités, de milieux sociaux disparates et pourtant, il existait bel et bien des ressemblances entre eux. D'abord, une sorte de panique générale se déversait sur le quai avant le départ. C'était inévitable, le voyageur ordinaire perdait ses repères, doutait et Robert se plaisait à le rassurer.

“Je suis voiture 8, c'est encore loin ?”

“Je ne vois pas mon numéro de wagon ! Monsieur le contrôleur, ce train va bien à... ?”

Certains arrivaient très en avance, prenant un temps fou à s’installer dans les voitures, comme pour se rassurer. D’autres préféraient attraper leur train juste à temps, sans doute pour éviter une attente immobile sur le quai. Certains voyageaient légers, mais organisés avec une petite bouteille d’eau et un livre plus ou moins épais suivant la durée escomptée du trajet. D’autres s’installaient exagérément comme s’ils allaient passer dix jours dans le train. Robert les avait classés dans la catégorie des “Au cas où”. En famille, seuls ou en couple, les “Au cas où” avaient toujours tout prévu. Sac de vivres et thermos de café au cas où le train prendrait du retard ou serait privé de voiture-bar. Livres, bandes dessinées, magazines, lecteur DVD, ordinateurs portables pour que les enfants ne s’ennuient pas. Les “Au cas où” étaient aussi parfaitement équipés en médicaments de survie. Nausées, maux de tête, pansements, pommades : ils avaient TOUT prévu, ne laissant au hasard de la vie aucune chance de les surprendre. Ce genre d’individus aurait pu être très utile en cas de panne ou de problèmes graves, mais il fallait bien admettre que généralement les “Au cas où” ne partageaient pas. Prévoyants, certes, mais peu altruistes.

Robert s’amusait aussi des “voyageurs-travailleurs”, très facilement reconnaissables. Mentons bas, regards fermés, valises à roulettes parfaitement huilées, ils fonçaient vers leur place comme on se rend au bureau. Contrairement à la foule de voyageurs saisonniers, eux avaient leurs marques, leurs habitudes, passant

allégrement des halls de gares aux terminus d'aéroports. Ils vivaient en coup de vent et à toute vitesse sans jamais demander leur chemin. Confortablement installés sur leur siège de première classe, ils installaient au plus vite leurs ordinateurs portables, dossiers, paperasses sur la tablette pour transformer le temps du voyage en temps de travail. Robert pensait que les "voyageurs-travailleurs" auraient été de bien mauvais témoins en cas de meurtre dans un train, tant leur concentration semblait inaltérable. Ils ne voyaient rien, refusaient toute conversation inutile et ne relevaient le nez de leur labeur que pour fustiger du regard un voyageur trop bruyant. C'est pour cette raison que les "voyageurs-travailleurs" détestaient par-dessus tout les familles et particulièrement celles de la catégorie des "Au cas où", heureusement peu présentes dans les voitures de première classe.

Dans son grand inventaire des passagers, les "voyageurs solitaires" étaient sans doute les plus difficiles à étiqueter. Les plus mystérieux aussi. Ils voyageaient seuls, dans une tranche d'âge allant de l'adolescence aux personnes très âgées. Certains laissaient une partie d'eux-mêmes sur le quai ; parents, amoureux, grands-parents, amis. Ils se séparaient dans un petit déchirement douloureux que trahissait leur regard perdu ou un ultime geste de la main. Mal à l'aise dans leur solitude forcée, les plus âgés engageaient souvent la conversation.

"Bonjour. Je suis à cette place. Vous pouvez m'aider à monter ma valise ? J'espère qu'on partira à l'heure..."

Autant de banalités lancées à l'aveuglette dans l'espoir de ne pas rester seul et muet sur son siège pendant

quatre ou cinq heures. Les plus jeunes, eux, s'accrochaient à leur téléphone portable, une façon comme une autre de rappeler à tout le wagon que ce n'était pas parce qu'ils voyageaient seuls qu'ils n'avaient pas d'amis ni de parents !

Un appel pour rien. Juste pour se rassurer et se donner une contenance.

Robert, pourtant échaudé par ses longues années de service, s'amusait encore à observer, classer et répertorier les comportements des voyageurs. Il aimait particulièrement les cinq dernières minutes avant le départ. Ce moment où le train s'animait au rythme de sa nouvelle population. Il était alors temps pour lui de rejoindre son petit local en voiture-bar, encore déserte au début du voyage.

Il salua Josy qui terminait d'installer son bar et vérifia l'interphonie de la rame en appelant Jeanne, isolée dans sa cabine de pilotage.

— Je t'apporte ton café dans cinq minutes, princesse du rail.

— OK, Robert, merci, lui répondit Jeanne en raccrochant immédiatement le poste téléphonique qui lui permettait de communiquer avec les deux chefs de bord de son train. Robert pour la rame 1 et Dominique pour la rame 2.

Le départ était imminent, les bébés comme toujours se mirent à pleurer, exactement comme les oiseaux cessent de chanter en cas de malheur. Un phénomène que Robert n'avait jamais vraiment pu expliquer mais qui se produisait systématiquement. Les bébés hurlaient quand le train partait.

Sur le quai, on put entendre le sifflet du chef de service, suivi du message en gare.

“Le TGV à destination de Perpignan va partir quai numéro 7. Attention à la fermeture des portes. Attention au départ !”